

nouvelle de la médecine devait nécessairement le faire plus rare. Mais si nous venions à le perdre tout à fait, nous aurions à nous en prendre surtout à l'enseignement qui ne semble avoir montré nulle part grand souci de le former.

Le praticien, qui a rapporté de l'école des notions précises sur la conduite à tenir en face des affections les plus diverses, se trouve dans le plus grand embarras, abandonné aux seules ressources de son expérience et de sa réflexion personnelle, toutes les fois qu'il a à déterminer les convenances possibles des opportunités ou des risques de la vie au tempérament, à la constitution et aux aptitudes des membres d'une famille.

Plus profitable encore à la nation que l'art de guérir serait pourtant la connaissance des meilleures conditions pour chacun de développement et d'utilisation des forces ; et nous avons le droit d'attendre d'une science, avide de progrès, qu'au lieu de le réduire, elle multiplie le nombre des médecins aussi instruits, aussi soucieux, que des exigences de la maladie, des besoins qui se rattachent aux différentes modalités de la santé, capables par suite de comprendre et de remplir toute l'étendue de leur mission dans la famille et dans la société.

Il est étonnant que puissent se perdre des usages parfaitement adaptés à des conditions nécessaires du bien-être. Cependant, du moment que l'homme, pénétré des idées chrétiennes, commença de rechercher son perfectionnement spirituel, il négligea les pratiques de culture corporelle qui furent chères aux anciens ; et les instincts puissants de la nature ne purent défendre, contre le mépris acquis des corps périssables, les intérêts légitimes de la force et de la beauté.

Les institutions qui étaient leur soutien dans le monde disparurent peu à peu, pour faire place à des œuvres innombrables de secours aux faibles et aux malades. La médecine ne fut plus animée que ces sentiments humanitaires qui régnèrent alors dans les cœurs devenus plus sensibles à la misère. Elle se fit uniquement l'instrument de la pitié. Elle se préoccupa peu de refaire une vigueur nouvelle aux débiles, satisfaite de les conserver à la vie. Et la conséquence de ses soins fut souvent de perpétuer des tares qui se rattachaient à la descendance indéfiniment prolongée des privilégiés de sa sollicitude.

Regretterons-nous les temps de barbarie où les peuples suppri-